

rire. Lors, la plus avisée me prit par la main, et se frottant le bout du nez avec l'index, elle me fit signe de la suivre. Nous avions gagné la rue. A quelques pas, nous entrâmes dans une maison d'où sortit une dame simplement mise, mais avec goût, qui m'ayant salué avec beaucoup de grâce, s'offrit à nous servir de truchement : c'est là le service que j'étais venu lui demander. Son baragouin très-intelligible me fut d'un grand secours. Elle transmit mes propositions à mon hôtesse, et je m'empressai de lui donner à traduire, par anticipation, tout ce que je me proposais de dire d'ici à deux ou trois jours. Je me confondais en remerciements ; la dame se mit à ma disposition avec une obligeance exquise, et la prenant pour une baigneuse venue là pour son plaisir ou sa santé, je me félicitais d'une relation aussi convenable et me promettais de la cultiver, lorsqu'en la quittant avec les plus respectueuses cérémonies, je l'entendis me parler de son mari et me dire qu'il se trouvait à Ems, en qualité d'employé aux courses à âne. Je n'osais lui demander quel rôle il faisait dans cette singulière administration, et je me retirai d'autant plus civilement que je craignais de trahir l'effet de ma méprise.

Je n'en vins pas moins, peu de jours après, remercier cette aimable épouse de l'écuyer d'Aliboron.

Je ne trouvais d'agréable à Ems que mes hôtesse, dont la prévenance et l'interminable gaieté compensaient les ennuis de ce séjour froid, guindé, monotone et tout empesé d'étiquette septentrionale. Ems est une village d'une seule rue interminable, resserrée entre un rocher et le cours de la Lahn, et exclusivement composée d'hôtels garnis, sans autre agrément qu'une promenade sèche, sorte de cours, analogue au marché aux chevaux de Paris, et un petit jardin, avec des oasis de feuillage entourées d'allées de sable jaune d'ocre. On fait là de la musique, on joue, et l'on mange ; on boit de l'eau saumâtre dans des verres de Bohême, et l'on se promène dignement avec un grand respect de soi, dans le Cursaal, le long d'une galerie flanquée de boutiques, et sur le quai, du côté de l'hôtel de Darmstadt.

Ces bains sont à la mode dans le monde diplomatique ; on y voit des ambassadrices, des margraves, des conseillères-auliques fort solennelles. Les Français se conforment au ton qu'elles ont donné. Dans ce lieu champêtre, dans ce vaste hôpital, on ne saurait passer pour honorable et tout à fait vertueux, si l'on ne met des gants beurre frais pour voir lever l'aurore. La population nomade est remarquable : comme les eaux passent pour être douces de la propriété de faire maigrir, on y voit les plus grosses femmes de l'Europe septentrionale ; ce ne sont que boules, dômes et futailles. Des concerts détestables et le jeu sont les uniques passe-temps. J'observai là, comme partout, que les Français sont la nation la moins joueuse du monde. Le jugement, chez eux, domine la passion du merveilleux, de l'inconnu et des aventures. Nos compatriotes ne se livrent guère que par forfanterie, quand on les regarde ; les Allemands, les Anglais, les Hollandais vont jouer tout seuls dès le matin, quand rien ne les empêche ou ne les distrait. Nombre de jeunes Parisiens affectent, aux eaux, de simuler l'accent anglais ; ils parlent comme des canards enrôlés, afin d'avoir meilleur air.

La route qui conduit, par la plaine, d'Ems à Coblenz, est riante et variée : elle côtoie la Lahn, dont les eaux descendent de Nassau et de Wetzlar, où mourut le général Hoche, enterré à Weissenthur, au bord du Rhin. Ce fleuve est ennoblé des souvenirs qu'y ont laissés les plus illustres guerriers de tous les âges. Il semble que le laurier devrait croître naturellement sur ces

rives, terre sacrée où les plus fiers soldats des temps modernes sont venus chercher une tombe, au milieu des ombres errantes des héros d'autrefois. Dans ces lieux qui virent combattre Agrippa, Trajan, Germanicus, qu'ils ont baptisés Roland, Charlemagne, Frédéric Barberousse ; Louis XI, à cette terrible bataille de Bâle que l'on compare au combat des Titans ; Turenne, le grand Condé. . . ., l'on se découvre à chaque instant devant le monument d'un Achille, Scyros est là partout. A Salsbach, c'est la pyramide de Turenne ; à Strasbourg, la tombe du Maréchal de Saxe ; à Kehl, on a consacré la mémoire de Desaix ; les os de Kléber sont à Strasbourg ; la grandeur de Moreau, sa gloire sont mortes où elles naquirent, aux bords du Rhin : c'est là qu'en repose le souvenir. Enfin le territoire de Coblenz conserve les restes de nos deux généraux les plus purs, les plus vaillants et les plus poétiques, car la Parque les a moissonnés à leur printemps. Marceau tombe à vingt-six ans près d'Altenkirchen, et ses ennemis mêmes l'ont pleuré ; Hoche expire près de là, tout aussi jeune ; le noble prédicateur de la Vendée cueille ses dernières palmes sur cette terre pacifiée jadis par ce Germanicus, que notre guerrier rappelle de plus d'une manière, et qui mourut empoisonné. Etranges et tristes rapprochements ! Oui, ce sol est sanctifié par l'histoire, par la poésie ; ces contrées sont les Thermopyles, sont la Phrygie des épopées modernes.

Rien ne désenchanté comme de contempler cette terre dégénérée au travers de ces mémorables souvenirs. Tout y est prosaïque et rapetissé : des villes, des fabriques, des singeries gothiques en plâtre peint, des marchands, de petits soldats de petits princes à demi bourgeois, des aubergistes et des cabaretiers parlent : la parodie après le poème. Un jardin pittoresque, accommodé au goût des lecteurs de Walter Scott, voilà le Rhin d'aujourd'hui. La déception est perpétuelle. Quant aux vieux burgs, à ces castels féodaux dont l'histoire se perd dans les brouillards de la fable. Il n'en reste que des tronçons informes et presque insignifiants. En remontant le fleuve, au delà de Coblenz, nous apercevons tout d'abord Stolzenfels. C'est un don de la magnificence de l'ancien chef-lieu de Rhin-et-Moselle au prince royal de Prusse. Coblenz avait essayé de vendre aux enchères ce donjon ruiné ; la mise à prix de trois cents francs n'avait séduit personne ; nul en voulait pour rien. Alors on offrit généreusement Stolzenfels, en 1823, à l'héritier du royaume du grand Frédéric, le jour de sa fête. Les petits cadeaux. . . coûtent cher. Enchanté d'être burgrave sur le Rhin, et d'avoir conquis son burg à si bon marché, sans catapultes, fauconneaux ni mangonneaux, ce prince releva les vieilles murailles de Stolzenfels, et eut l'art d'édifier avec de la pierre, du bois, du fer et du ciment, un château de carton d'une assez déplorable comique. Cela rappelle un peu le château sarrasinois, où des figurants de l'Opéra de Paris vont conquérir leurs danseuses au troisième acte de la *Juive*. Les vieux crâneaux de l'autre rive semblent, plus renfrognés encore, contempler dédaigneux cette mascarade d'architecture.

Ce joujou moyen âge est fort exigü, très incommode à habiter. Tout cela n'est rien, et la fantaisie du prince nous semblerait fort respectable, s'il ne se fût avisé d'y héberger la reine d'Angleterre. Il a fallu prendre le burg au sérieux ; c'est ce que la cour de Windsor a fait ; mais elle s'est trouvée fort mal à son aise, et tout à fait hors de ses habitudes. En France où l'on est léger, on n'oserait se permettre de telles facéties. D'ailleurs, chez nous, les rois n'ont jamais eu le temps de se divertir, et quand ils